P.P. 1000 Lausanne 9

Annoncer les rectifications d'adresse selon A1, n° 552

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 62

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

10 octobre 1997
paraît six fois par an
onzième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Faits de société

Ils ont déjà licencié les correcteurs!

Comment, tout en criant au viol, le *Journal de Genève et Gazette de Lausanne* s'inspire depuis plusieurs mois des principes rédactionnels du *Nouveau Quotidien.*

Il y a vingt ans, Steve Biko, dirigeant du mouvement «Conscience noire», mourait dans des conditions particulièrement sinistres dans une prison de Pretoria: une statue avait dégringolé sur son bureau verrouillé à Port Elizabeth.

Légende d'une photo, 11 septembre 1997

7 septembre 1996

dies... la firme allemande a riposté en convoquant Tim Herman de quitter l'écurie de son concurrent. Dans cet univers où tout

Jocelyn Rochat, 17 septembre 1997

plus prosaïquement, en France, au pied des Cévennes. Une histoire de gros sous alors, dans ce pays de paupillots? C'est encore tout haut. Bien qu'il s'agisse d'argent, mais d'une toute autre dimension. Les pièces jaunes dont il

Philippe Bendel, 26 septembre 1997

veler.» Quelque 200 personnes se sont déplacées sur la prairie du Grütli (UR), dont une vingtaine de skinheads. Les policiers ont obligé ces derniers à quitter les lieux après avoir pratiqué un salut comparable au salut nazi.

ATS, 2 août 1997

Balnéaire

Erik Orsenna
Deux étés
Fayard, mai 1997,
198 p., Frs 30.90

Difficile de ne pas considérer Orsenna comme un ami qui écrirait. Difficile de ne pas se sentir complice de l'histoire qu'il raconte, de sa manière d'écrire, de ses clins d'œil discrets, mais bien perceptibles, qui donnent un recul à ses romans. Ainsi, on avait beaucoup aimé *Grand amour*, chronique (autorisée) de l'Élysée sous le premier septennat (1) et on a eu grand plaisir à lire son bref *Deux étés*.
Une île n'est pas qu'une expression (et une réalité) géographique. Une île c'est aussi, surtout, ses habitants. Voici une île aux prises avec la littérature.
Pas n'importe quelle île, une de celles que l'on distingue depuis une côte de la Manche, dans laquelle on se dit qu'on aimerait vraiment beaucoup passer des vacances, mais dont les maisons que l'on devine inoccupées en cet après-midi de septembre sont de précieuses villégiatures familiales, refuges de traditions estivantes, de savoir-faire élitaires (empanner exactement sur la bouée sous le vent), qui ne se vendent, qui ne se louent jamais.
Pas n'importe quelle littérature puisqu'il s'agit de traduire Nabokov. Traduction, trahison. Le traducteur, dûment mandaté par un éditeur soucieux de parvenir enfin au terme d'une tâche énormissime, triche, se fait aider, recrute enfin toute l'île (dans laquelle il a pu, lui, malgré un notaire franchement décourageant, trouver une maison) pour parvenir à ses fins.
Et voici un Orsenna tout en pastels et en subtilités, impressionniste presque. L'ouvrage idéal pour une plage, au mois d'octobre, sur la Riviera ligure, ou chez soi, en rêvant aux vacances que l'on ne pourra faire l'an prochain.

C. A. M.

(1) De Mitterrand, de qui d'autre ?

(Annonce)

Exposition

L'abandon de la campagne, Ceará, 1983

TERRA
de Sebastião Salgado

du 1er au 29 novembre 1997
Vernissage le 1er novembre dès 11h00
en présence de
Charles-Henri Favrod,
ancien directeur du Musée de l'Élysée
et Jean Genoud,
imprimeur de Sebastião Salgado

En signe de solidarité avec le Mouvement des paysans sans terre (MST) au Brésil, le photographe Sebastião Salgado, Frères des hommes et Solifonds en Suisse présentent une série de 45 photographies imprimées en posters. La Galerie BASTA ! expose et vend ces posters au profit de MST.

Sebastião Salgado a photographié le travail quotidien des paysans qui font fructifier la terre, leur survie dans les banlieues surpeuplées, leur exode vers les villes mais aussi la violence rurale, les conflits agraires et la lutte des paysans sans terre pour récupérer leur bien.

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9

Abonnement : Frs 25.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro :
Europe : 2.55 ECU
Suisse : 4.35 francs
France : 18.25 francs
Belgique : 99 francs

Collaborèrent à ce numéro :
Minna Bona
Dos Crados
Théo Dufilo
Colin Maillard
Jean-Jacques Marmier
Claude A. Miskine
Elodie Nelson
Alex Orfan
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Valérie Vittoz
Yvaine Zena Z.

Le lauréat du Champignac d'Argent 1990 continue son œuvre, bien qu'il soit exclu de la compétition pour quelques années encore :

«La première urgence planétaire c'est de dresser le catalogue des urgences. (...) Il importe aujourd'hui de surveiller les surveillants.»
Bertil Galland,
correspondant permanent à Erice,
in le Nouveau Quotidien,
15 septembre 1997

«"Madame la professeure", tout de même, voilà qui donne plus envie de retrouver en chaire que la formule bâtarde "Madame le professeur".»
Jérôme Ducret, éditorialiste,
in *Uniscope*, l'hebdomadaire de l'Université de Lausanne, 17 juin 1997

«La solidité de la Banque Cantonale de Berne reste très fragile»
Paul Coudret, titreur audacieux,
in *Journal de Genève*, 4 avril 1997

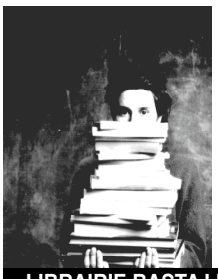
«La Basinger devient son propre sosie, reflet à l'infini d'une icône de pellicule dans un miroir aux alouettes.»
Cécile Lecoultre,
critique hallucinématographique,
in *24 Heures*, 11 septembre 1997

«Pour le président Moubarak, l'événement replace son pays à la une des zones rouges de l'intégrisme vert.»
Pascal Baeriswil,
éditorialiste avec coloriages,
in *La Liberté*, 19 septembre 1997

Concours du Champignac visuel

Drapeau olympique en fourrure, dans une vitrine d'un magasin de la rue de Bourg lors de la 106e session du CIO (Lausanne, du 2 au 6 septembre 1997).

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10 % aux étudiants,
et de 5 % à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30 ; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30 ; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Mais où s'arrêteront-ils ?

La lettre de Maud Forallaz, parue dans notre dernier courrier des lecteurs, a donné lieu à quatre missives, dont l'une, délirante, a été jetée à la poubelle; sur les trois restantes, deux ne sont guère publiables, mais se prévalent d'un droit de réponse que nous ne saurions leur refuser. Nous nous excusons auprès de nos très nombreux lecteurs de devoir prolonger malgré nous ce feuilleton épistolaire picaresque, pittoresque, mais piteux.

[*réd.*]

Je trouve que ce n'est pas à cette personne mal intentionnée à mon égard, et peut-être trop bien intentionnée à celui de mon ex, Bertrand Clarme, que j'ai quitté mais que je ne considère pas comme le pire des nuls, à rendre publics des détails qui ne la regardent pas plus que les afficionados (d'ailleurs sans doute peu nombreux) du courrier des lecteurs de *La Distinction*. Mais le mal est fait, et, sauf pilier très solide en béton armé, la rumeur perfide n'est pas plus arrêtable que la voiture qui conduisit Lady D. sous le pont de l'Alma. Je me tais donc, en ayant bien malgré moi contribué à ce paparazzisme local, trop local.

Nicotine Grissini

Où est-elle cette muse de mon enfance, éternellement déçue par la vie, déçue par ceux qu'elle prétendait inspirer ? Ô Maud, reviens-moi, je me reprends et je me repens amèrement de t'avoir taxée de «congénère étudiante», d'avoir résumé drastiquement ton projet de mémoire, d'avoir pris de trop haut tes ambitions journalistiques. Ô Maud, retournons à nos émois adolescents, recommençons sans barguigner à nous lire l'un à l'autre, dans le creux de l'oreille ourlée, dans la sueur douce de l'été, Ovide et Jacques Chessex sous les pins et les oliviers de la Colchide, sous les épicéas du Jorat. Il faut que tu m'appelles, toi dont j'ai perdu la trace, et jusqu'au numéro de téléphone de tes parents : je n'habite plus à Ollon, j'ai très vite, et grâce à une petite annonce passée dans ce journal même, trouvé chaussure locative à mon, et, qui sait, à notre pied : un deux pièces-cuisine agencée à Montelly, tout près du journal auquel je sais que tu ambitionnes si fort de collaborer. Celle que je croyais être mon âme sœur s'est envolée ; elle me laisse un grand espace dans le cœur et une pièce inoccupée dans l'appartement.

Maud, transforme ta rancœur en paix, ton acrimonie en sérénité, ta sévérité en tendresse ; il n'est pas possible que tes reproches si véhéments soient sincères. Retrouvons la fraîcheur de notre enfance, les émois tus de notre adolescence. La ville nous a aimés, la ville nous a troublés, la ville nous a corrompus, la ville permettra que nous nous rejoignions. Je me sens seul depuis plusieurs semaines, mes vacances auront été dignes d'un film raté de Rohmer, et je voudrais tellement avoir une deuxième bonne amie, qui prendrait toute la place de la première, et plus encore.

Bertrand Clarme

À Marcelle Rey-Gamay

Chère Madame,

Je ne sais pas si vous vous rendez compte de la mine d'or sur laquelle vous êtes assise. Etudiants et assistants s'agonisent d'injures sous vos yeux, dans vos colonnes, et, alors que vous vous évertuez à débusquer les travers discursifs de nos politiciens –mais pour cela il faut d'abord trouver les rares endroits où ils profèrent leurs ânonnements–, vous ne faites rien des procédés stylistiques et rhétoriques qui sont là, à quelques centimètres des colonnes où vous vous ébattez.

Laissez-moi vous montrer à quel point le matériau fourni dans votre dernier numéro par la dénommée Maud Forallaz –nom qui, contrairement au vôtre, sent nettement son pseudonyme– est riche et précieux.

Cette Maud écrit, venimeuse, à propos d'un certain Bertrand ; mais elle écrit aussi *à* celui-ci, qu'elle ne se fait pas faute, pour montrer son dédain, de surnommer «Bébert». Ses injures ne ratent à peu près aucun des passages obligés en la matière :

– le paternalisme : «mon pauvre Bébert» ; «je ne t'en veux pas» ;

– l'impatience apparemment bienveillante, avec toutes les allusions au temps que le pauvre Bébert gère si mal : «depuis longtemps» ; tes «médiocres archaïsmes et autres psittacismes» ; «ce sera sans doute pour une autre vie» ; «j'espère que tu abandonneras bien vite» ; «souviens-toi» ;

– et évidemment, répertoire usé jusqu'à la corde, l'insulte fielleuse, avec éventuellement la référence au savoir partagé par tous sauf par la personne désignée : «chacun sait», «tout le monde sait sur le campus», «tout se sait» ; «malgré tout, tu es universitaire» (ce qui réduit à peu près à néant les titres académiques dont le pauvre pensait peut-être pouvoir se prévaloir), «la géographie qualitative, ce sera sans doute pour une autre vie» (Bébert est tout juste capable d'aligner des chiffres). Mais aussi : tu y es arrivé «sans doute à la force du poignet» (pour faire allusion à la capacité masturbatoire du Bébert honni ?), ta «douce compagne» (les guillemets étant dans le texte, et laissant évidemment entendre que la meuf en question est tout sauf douce), cette «lamentable affaire te concernant», (ceci pour bien marquer qu'il n'y a pas que l'affaire qui est lamentable), etc. etc.

Je m'arrête là, et c'est là que je m'arrête : je voulais faire savoir à cette dame que ce n'est pas parce que l'on fait profession de scientifique, comme moi, que l'on est dénué de sensibilité à la langue. Celle-ci permet de retourner contre les démagogues les armes de la critique. Espérant avoir fait rendre gorge à cette Maud qui, pour mon malheur, l'a belle, espérant avoir bien démontré mon propos, je vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mes sentiments mathématiquement distingués.

Guy Knorrioni

Chronique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

C'était durant l'horreur d'une profonde nuit, au pied des Dents du Midi : je claquais des dents parce qu'il faisait froid, et parce que j'avais les chocottes ; j'aurais encore préféré avoir une rage de dents. Nulle raison pourtant de m'inquiéter, apparemment : adulte et vacciné, ayant toutes mes dents, j'avais bien mangé (une énorme salade de dents de lion) et bien bu (du gros rouge dans un verre à dent) ; mes commensaux n'avaient pas été méchants, et ne s'aiguisaient les dents que sur les absents ; nous avions tous ri à belles dents. Bref, il n'y avait eu ni pleurs ni grincements de dents. Seul l'un d'entre eux, qui avait mangé du bout des dents, avait eu la dent vraiment dure à mon endroit. Mais il avait touché juste, au point que je n'avais plus desserré les dents en fin de soirée ; il m'avait bien eu, le salaud, et ce qui m'agaçait les dents depuis lors, c'était l'anxiété : j'étais, comme le dentifrice, candidat aux élections, et j'avais peur que les électeurs ne me montrassent les dents en ne votant pas pour moi. Bien plus : je craignais que le peuple, armé jusqu'aux dents de sa conscience civique retrouvée et de fourches à dents recourbées, ne se rebellât et ne prît le mors aux dents, une bonne fois. J'étais sur les dents, j'avais peur de retourner dans la plaine, d'être kidnappé par des rebelles qui, le couteau entre les dents, me guériraient à tout jamais du mal de dents.

La nuit passée, le soleil levé sur la cime de l'Est, je me sentis plus mal, mais mieux : j'avais les dents du fond qui baignaient, et pour soulager ma gueule de bois, allai vomir. Et, avec le jour qui pointait, je me repentis de mes angoisses nocturnes et de mon moral en dents de scie : certes, je gardais une dent contre mon interlocuteur de la veille ; mais, dent de sagesse contre dent de lait, je vis bien que je n'avais nulle raison de m'inquiéter : moi et mes collègues candidats pouvons continuer à rayer le parquet de nos longues dents, à nous faire les dents sur ce peuple, à nous déchirer à belles dents sur son dos et à lui mentir comme des arracheurs de dents : il ne se soulèvera que lorsque les poules auront des dents. Ceux qui veulent lui faire entendre raison s'y casseront les dents, et pourraient tout aussi bien tenter de prendre la lune avec les dents.

T. D.

(Annonce)

Exposition

Maura FAZZI
Peter KUHNER
Idées en images

Du 6 au 31 décembre 1997
Vernissage le 6 décembre dès 11h00

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne

Notre feuilleton :

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

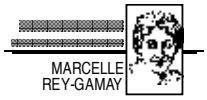
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'essai sur *Les fratries amoureuses (prémisses d'une théorie du futur antérieur de l'incetse)*, attribué à Françoise Héritier, était une pure imposture.

LES ÉLUS LUS (XXXIV)

Burkhaltérophilie (1)

La poésie, c'est la magie des mots, la musique des mots. Et autres sornettes. En vérité la poésie est au-delà des mots, entre les mots, avant les mots. C'est le moule et non les paroles qu'on y coule, fussent-elles d'or ou d'argent. Ainsi l'admirable creuset de Didier Burkhalter, Conseiller communal et Directeur des travaux publics et des hôpitaux,



qui sert d'éditorial au numéro daté du 1er mai (le jour où les travailleurs rêvent le monde) 97 du bulletin officiel *Neuchâtel votre ville,* permet-il plusieurs lectures, toutes, ô combien !, chargées de poésie. La preuve ? Le texte qui a été finalement publié est aussi parfait que les trois autres.

L'économie

« L'économie est un boulevard, fait de vitrines et d'annonces. C'est une courbe, de celles que l'on veut suivre, que l'on veut voir et que l'on n'imagine pas nous perdre.

L'économie est une entreprise. Qui rapproche les épargnants, après en avoir léché les bourses. Qui s'écrit en chiffres libres sur un livret avalant intérêts et capital. Là-bas : toujours si loin, mais apparemment accessible.

L'économie ne choisit pas ses marchés. Elle les construit, inévitablement, parfois passionnément. Elle en boit toutes les fluctuations. »

L'amour

« L'amour est une artère, faite de baisers et de caresses. C'est un rêve, de ceux que l'on veut suivre, que l'on veut voir et que l'on n'imagine pas nous perdre.

L'amour est une passion. Qui rapproche les corps, après en avoir léché les membres. Qui s'écrit en vers libres sur un parchemin avalant désirs et voluptés. Là-bas : toujours si loin, mais apparemment accessible.

L'amour ne choisit pas ses victimes. Il les construit, inévitablement, parfois passionnément. Il en boit toutes les douleurs. »

L'avenir

« L'avenir est un chemin, fait de visages et de cris. C'est une ligne, de celles que l'on veut suivre, que l'on veut voir et que l'on n'imagine pas nous perdre.

L'avenir est un mouvement. Qui rapproche l'horizon, après en avoir léché les rives. Qui s'écrit en notes libres sur une partition avalant le temps et l'espace. Là-bas : toujours si loin, mais apparemment accessible.

L'avenir ne choisit pas son camp. Il le construit, inévitablement, parfois passionnément. Il en boit toutes les couleurs. »

La politique

« La politique est une avenue, fait de promesses et de slogans. C'est un programme, de ceux que l'on veut suivre, que l'on veut voir et que l'on n'imagine pas nous perdre.

La politique est un engagement. Qui rapproche les citoyens, après en avoir léché les pieds. Qui s'écrit en propos libres sur du papier journal avalant miel et fiel. Là-bas : toujours si loin, mais apparemment accessible.

La politique ne choisit pas ses partisans. Elle les construit, inévitablement, parfois passionnément. Elle en boit toutes les idées. »

M. R.-G.

De notre correspondant permanent en Cacanie

L'Empire brûle-t-il ?

Heimito von Doderer : un regard tourmenté porté sur l'histoire de ce siècle

LA publication des 3 volumes des *Démons* dans la collection «L'Étrangère» de Gallimard en 1992 a fait connaître un peu le nom de Heimito von Doderer au sein du monde francophone. Jusqu'à cette date, seule une poignée de spécialistes pratiquait cet auteur dont le patronyme aux sonorités ronflantes fait davantage penser à celui de quelque haut gradé d'une armée austro-hongroise d'opérette dans une production des Marx Brothers (on imagine le film qu'aurait pu être «Alerte en Cacanie» !) qu'à un écrivain.

Mais Heimito von Doderer (1896-1966) a bel et bien existé et s'il fut non pas général mais simple lieutenant (mobilisé en 14, il passa quatre ans de captivité en Russie après un court séjour au front) il abandonna vite le métier des armes pour celui d'homme de lettres, auquel le prédisposaient toutes les qualités requises et, surtout, une importante fortune familiale. Propriétaire du domaine de Weidlingen en Haute-Autriche, il profita de son aisance financière pour se consacrer à une œuvre dont deux des titres figurent parmi les plus ambitieux que compte la littérature d'expression allemande de ce siècle : *Les Démons*, bien sûr, mais aussi *L'Escalier de Strudelhof ou Melzer et l'épaisseur des ans* (*Die Strudelhofstiege oder Melzer und die Tiefe der Jahre*), une grande fresque viennoise de 900 pages dont l'absence de traduction française constitue un de ces scandales qui tiennent depuis longtemps lieu de norme du côté des officines éditoriales du 7e arrondissement.

Riche de son expérience de l'armée et pourvu d'une culture à la fois scientifique et littéraire, Doderer est aussi l'observateur avisé d'une société en train de se mourir. Par le traitement auquel il soumet la fiction, il se rapproche par plusieurs aspects de ses contemporains Musil et Broch. Comme eux, il considère que le roman constitue le seul moyen de concevoir la «science de la vie». Pour cela, les œuvres doivent être à même de restituer un monde dans toute sa complexité. À cet égard, *Les Démons* est un modèle : plus de quatre-vingts personnages, allant du bourgmestre à la prostituée, s'y croisent dans une Vienne entièrement réinventée par les seuls moyens du langage et de l'imagination. Comme l'a bien montré l'éminent sorbonicole et germaniste Claude David dans un chapitre de *L'Histoire de la littérature allemande* parue en 1970 chez Aubier Montaigne : «[…] *à la différence des naturalistes du siècle dernier, l'unité de son œuvre réside, non dans une conception générale scientifique, ou prétendue telle, mais dans un postulat esthétique. La somme des phénomènes constitue une totalité structurée, les molécules narratives s'ordonnent en rapports multiples ; la logique du monde réside dans la forme de la perception, et le* multiversum *s'avère contenir un* universum, *objet de l'art narratif. L'essentiel est donc l'intégration de fragments de mosaïque divers –souvenirs, bouts de journaux intimes, conversations, rêves, et même une éblouissante chronique en allemand de 1450 (Doderer était un médiéviste de haut rang).* […] *Si ces romans contiennent une morale, elle demeure tout implicite : l'homme parvient à sa seconde naissance, celle de l'humanité consciente,* die Menschwerdung, *en remontant "à contre-courant de l'aqueduc jusqu'à sa source –non en s'abandonnant à son cours".*»

Un livre exhumé

La Veillée d'Eigenstiller (*Eigenstillers Nachtwache*), qui sortira en novembre chez Gallimard dans une traduction de Jean-Albert Lorfèvre, est un texte plus court (172 pages en français) dont la publication fit relativement peu de bruit. Il est vrai que le livre parut en 43 sous le manteau à Genève et qu'il ne fut guère réédité par la suite (à l'heure actuelle, il est disponible en allemand dans la belle collection Bibliothek Suhrkamp). Sa parution fut assurée par Helmuth Kossodo, un éditeur berlinois réfugié en Suisse romande pendant la guerre, qui fut aussi le premier, quelques années plus tard, à publier les œuvres complètes de Robert Walser. Pour des écrivains comme Doderer qui préférèrent rester au pays malgré une aversion certaine pour le pas de l'oie, la Suisse était souvent le seul endroit où ils pouvaient faire imprimer leurs livres. Il fallait bien sûr se cacher un peu, et *Eigenstillers Nachtwache* parut sous le pseudonyme d'Anatol Schröcknadel. C'est Musil dans son exil genevois qui, ayant reconnu dans *Eigenstillers Nachtwache* beaucoup d'accents proches de son *Mann ohne Eigenschaften*, recommanda le manuscrit à Kossodo. Musil mourut quatre mois avant la parution du texte en volume.

La *Veillée d'Eigenstiller* fait penser de prime abord à *Leutnant Gustl*, une célèbre nouvelle de Schnitzler, mais sa forme est beaucoup plus audacieuse. Le «stream of consciousness», déjà utilisé par Schnitzler, est porté à un point d'aboutissement dont l'équivalent serait plutôt à chercher dans les meilleures pages d'*Ulysse*. Et la psychologie traditionnelle des personnages n'a ici plus aucune raison d'être. Ainsi toutes les raisons invoquées par Eigenstiller pour justifier ses propres actes conduisent à l'absurde. Comme Gustl, Eigenstiller est un lieutenant de cavalerie obsédé par l'idée du devoir à accomplir. Fait prisonnier par les Russes en 1914 –la part d'autobiographie s'arrête là– et ne sachant pas, après une parodie de jugement dont il ne comprend pas un traître mot, s'il sera ou non passé par les armes, Eigenstiller repasse dans sa tête, en cette veillée de quelques heures, les principaux événements de sa vie. Les faits militaires l'emportent sans conteste sur les autres : «*Revue des troupes annoncée pour ce matin. La vareuse d'exercice se reconnaît à ses boutons en laiton. Surtout ne pas se gourer. Ce sont les mêmes Styriens idiots qui vous font au moins trois fois cirer leurs sales bottes rien que pour le plaisir. Nulla dies sine inspectio. Alors, mon godelureau, savez-vous profiter de cette période militaire ? Les années de caserne sont les plus belles.*»

La satire des rigides codes de l'armée d'Empire est menée de main de maître par Eigenstiller, à qui son service militaire en a fait voir de toutes les couleurs. Et le pire n'est certainement pas son étonnement, légitime pour un étudiant de philosophie au troisième semestre, de voir figurer au fronton de la caserne de Mährisch-Weisskirchen (où il va apprendre son métier de soldat en quelques semaines avant d'être expédié aux avant-postes) la réinterprétation d'une maxime célèbre : «*Agis de telle sorte que tu traites ton cheval toujours comme une fin et jamais comme un moyen.*»

Le lecteur partage la perplexité d'Eigenstiller. Le général responsable de la caserne serait-il philosophe de formation ? Aurait-il inventé une nouvelle forme impérative, le léger sourire de l'homme cultivé au coin des lèvres ? Eigenstiller opte pour la solution, moins romanesque mais tout aussi amusante, d'un général faisant de la raison pratique sans le savoir.

Un cataclysme métaphorisé ?

Le récit des rigueurs de la vie militaire est compensé par celui de la belle histoire d'amour qui lie Eigenstiller et sa cousine Klara. Ces pages lyriques répandent quelques lueurs ensoleillées sur la terrible nuit du lieutenant de cavalerie : «*Comme j'avais la fâcheuse tendance à rouler toujours plus vite qu'elle, je m'étais efforcé d'adapter ma façon de pédaler à la sienne et tandis que l'on apercevait déjà à notre gauche le front de peupliers, je poussai un léger coup de freins et me rangeai sur les bas-côtés du chemin. Une fine poussière se souleva et je me retournai vers elle en souriant. Elle me sourit à son tour et accéléra pour venir me rejoindre aussitôt.*»

Ce long passage qui décrit une promenade à bicyclette au bord du lac de Neusiedl arrive à fondre en une même harmonie le paysage et les personnages, envahis peu à peu par un sentiment qu'ils découvrent pour la première fois. La lenteur hiératique des phrases, cette période classique proche de celle du Stifter de *Nachsommer* (le vélo à trois vitesses en plus) suggèrent l'idylle de façon très convaincante, même si elle apparaît rétrospectivement comme une petite accalmie avant les orages d'acier de 14. Et quand la passion vire à l'inceste lors de la soirée d'hiver maudite et merveilleuse où les cousins s'uniront dans un chalet tyrolien, le style apparemment désordonné du flux de conscience va venir casser l'ordonnance linéaire du récit et la majestueuse coulée des phrases. En effet, seule une forme aussi radicale pouvait souligner cette impossibilité dans laquelle se trouvent Eigenstiller et sa cousine d'être rédimés par l'amour. La petite histoire s'inscrit dans l'Histoire tout court et *La Veillée d'Eigenstiller* métaphorise parfaitement les prodromes de la Grande Guerre.

Le malaise va croissant au fur et à mesure que le récit se dirige vers sa fin et que la destruction et le chaos gagnent sur l'harmonie de l'épisode cycliste. La venue du conflit mondial renvoie les protagonistes de *La Veillée d'Eigenstiller* à une solitude irrémédiable, amplifiée par la machine de guerre autodestructrice du style. Tout se termine d'ailleurs par une explosion cataclysmique dont nous réservons la surprise au lecteur.

Un roman magistral dont la traduction, en cela très française, recèle quelques imprécisions géographiques. Ainsi le *Thunersee*, où Eigenstiller enfant a passé des vacances, ne saurait être le lac de Thonon ! Mais à part quelques vétilles de cet ordre, Jean-Albert Lorfèvre a accompli de la belle ouvrage. Es lebe Kakanien !

A. O.

Heimito von Doderer
La Veillée d'Eigenstiller
traduit de l'allemand
par Jean-Albert Lorfèvre
Gallimard, novembre 1997, 172 p., Frs 31.10

Ramuzique moderne

Charles Ferdinand rendu au monde

IL existe sur Ramuz une abondante bibliographie. Strictement littéraire le plus souvent, et soucieuse avant tout de chanter la langue si particulière de cet écrivain. Du côté biographique, quelques souvenirs, la correspondance et puis le livre de Duplain, dont *La Distinction* (n° 27, 29 novembre 1991) avait dit les limites : braqué sur les états d'âme du Charles Ferdinand (qui en avait), le biographe faisait de l'écrivain un homme hors du monde, flottant dans le vide.

La force du petit livre de Meizoz, c'est justement de combler le vide, de ne pas s'extasier, mais d'essayer de comprendre ce qui peut l'être, sans pour autant vouloir épuiser le mystère de la création artistique. L'importance décisive du soutien apporté par Edouard Rod et ses réseaux, l'insertion dans le mouvement plus général de la littérature régionaliste sur les vagues duquel Ramuz surfe adroitement avant, le moment venu, de renier tout aussi adroitement cette mouvance pour ne pas s'y laisser enfermer, l'affirmation d'une origine paysanne imaginaire (plus gratifiante à ses yeux que d'admettre que papa était épicier), l'enracinement dans un pays de Vaud mythique et hors de l'histoire : autant d'éléments d'analyse finement menés par Meizoz. Meizoz qui ne recule pas devant le tabou de l'histoire littéraire romande : parler de politique (pour se convaincre de la persistance d'un tel tabou, il suffit de jeter un œil dans la récente *Histoire de la littérature romande*). Bon, il ne développe pas trop, mais enfin, exemples à l'appui, il rappelle que Ramuz se sentait proche de la Ligue vaudoise et que plusieurs de ses textes furent fort goûtés des idéologues pétainistes si friands des «écrivains de la terre»… Ça n'a l'air de rien, mais «on» le lui a reproché –«Meizoz, mais vous mêlez pas de ces choses-là, ou quoi ?»

E. N.

Jérôme Meizoz
Ramuz. Un passager clandestin des Lettres françaises
Zoé, 1997, 234 p., Frs 35.–

Faits de société

Difficile effort de contraception orale chez les démocrates-chrétiens

Concernant l'interruption de grossesse, la pilule est dure à avaler pour certains membres du PDC

***Journal de Genève*, 3 septembre 1997**

D'ici et d'ailleurs

CHOISISSONS un conte au hasard (1) et résumons-le. Un meunier possédait trois filles en âge de se marier. L'aînée, la puînée, la cadette se succèdent auprès de leur père et chacune lui exprime son désir d'épouser le même homme : le Castagnou (2)! Perplexe, le père se rend au village demander conseil au curé. Envoie-moi tes filles demain matin, lui suggère ce dernier, je leur poserai des questions et selon leurs réponses te dirai ce qu'il convient de faire.

Le lendemain, l'aînée se présente au presbytère, où le curé lui expose la situation : les trois sœurs prétendent au même garçon, lequel les aime toutes trois également. L'homme d'église propose un concours pour les départager : le Castagnou épousera celle des trois qui aura le mieux répondu aux trois questions imaginées par le curé. Les trois questions sont : combien as-tu de bouches et quelles sont-elles ? Laquelle des deux est la plus vieille ? Et pourquoi donc ? Vous avez deviné déjà les réponses à la première question. Voici les réponses, toutes pétries de bon sens, apportées successivement par l'aînée, la puînée et la cadette aux questions n° 2 et n° 3.

L'aînée : la plus vieille est la bouche d'en haut, parce qu'elle a des dents et que l'autre n'en a pas encore. La puînée : la plus vieille est la bouche d'en bas, parce qu'elle a des moustaches tandis que l'autre n'en a pas. La benjamine : la plus vieille est celle qui parle, parce qu'elle est sevrée depuis longtemps, au lieu que celle qui ne parle pas demande toujours à téter.

Ce fut la plus jeune qui se maria avec le Castagnou.

Nous avons là, comme l'explique le compilateur, une parodie de conte initiatique décrivant les épreuves que doivent subir des compétiteurs pour recueillir un héritage contesté, se marier ou atteindre une position sociale inespérée. La ruse en est souvent un élément déterminant. Ce conte ajoute seulement une touche drolatique et graveleuse par le rôle ambigu qu'y tient le curé.

Le fin mot de l'histoire

Égrillards, paillards, gaulois, scabreux, les contes rassemblés et introduits par Jean Markale n'offrent pas tous la même suavité. Chez certains, le scatologique et le sordide prédominent (3). Mais le commentaire attentif dont il les accompagne en éclaire utilement la portée et la pertinence : celle d'une contre-culture populaire, orale, dans laquelle est véhiculé tout un savoir d'expérience quotidienne, malgré l'invraisemblance assumée des situations relatées, et où s'accorde libre carrière l'appétit de revanche et d'égalitarisme des humbles qui, pour être les victimes d'un ordre social donné, «n'en pensent pas moins».

Ces contes populaires sont obscènes au sens étymologique du mot : ils nous dévoilent ce qui est hors la scène de la comédie sociale telle que la donnent à voir les représentations des puissants. Ils se rattachent le plus souvent à une veine fort ancienne, celle des fabliaux du moyen âge dont se nourrirent ses meilleurs héritiers : un Rabelais, un Chaucer, un Boccace, un La Fontaine. Posons-y un bémol cependant : ils témoignent d'une sensibilité exclusivement masculine. La prévalence de l'obsession priapique, comme la crainte de l'impuissance ainsi que l'effroi devant l'insatiabilité féminine (le fantasme récurrent, sous maints avatars, du *vagin denté*) l'attestent.

Pour vous reposer d'aussi doctes considérations nous ne résistons pas au plaisir, en cette époque morose où une *mondialisation* imposée d'en haut tend à se substituer à une communauté de destin vécue d'en bas, de vous livrer (*voir ci-dessus*) en guise de conte initiatique une mouture africaine qui n'est pas sans évoquer notre récit liminaire, –sauf qu'ici la réponse à l'épineuse question posée est laissée ouverte. Les récents génocides qui ont encombré nos gazettes et nos *jités* risquaient de nous faire oublier que l'Afrique s'enorgueillit d'une riche tradition orale à l'humour parfois dévastateur.

J.-J. M.

Concours matrimonial

Une très jolie fille avait trois amants nommés : Sâga, Maridia et Badannti. Elle les aimait tous trois également.

Un jour elle dit à son père : «Je voudrais me débarrasser de deux de mes prétendants et je choisirai pour cela comme mari celui des trois qui se montrera le plus fort !

– Je vais les appeler pour venir battre mon tas de mil, lui répondit le père. Tu prendras pour mari celui qui aura accompli la meilleure besogne.»

Sâga fut celui qui se présenta le premier. D'un seul coup de son bengala, *il battit si durement le mil que tous les grains jaillirent des épis.*

Maridia s'avança à son tour. Il s'assit sur le tas de mil battu et péta dessus. Il péta si puissamment que tout le son de mil s'envola et disparut dans l'air.

À ce moment, Badannti tira sur la peau de ses testicules et l'allongea tellement qu'il enveloppa tout le grain battu et vanné par ses rivaux.

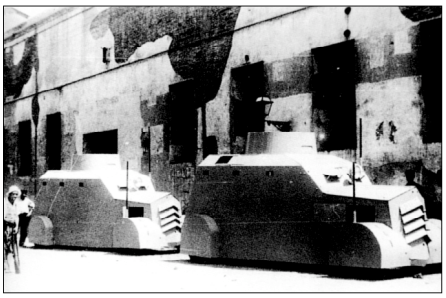
Lequel des trois auriez-vous choisi pour mari ?

Conte rapporté par Blaise Cendrars dans son *Anthologie nègre* (1920)

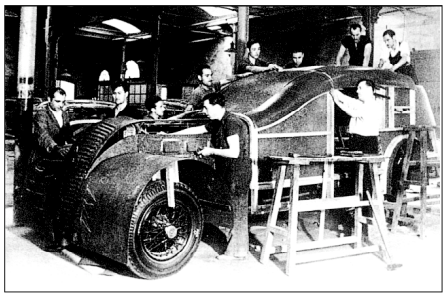
Jean Markale
Contes populaires grivois des pays de France
Éditions du Rocher 1997, 263 p., Frs 36.80

(1) Menteur…
(2) À l'énoncé de ce patronyme, l'onomasticien avisé pointe immédiatement que nous sommes en présence d'un conte (licencieux) d'Aquitaine.
(3) Enrichissantes pour le lecteur sont les différences qu'établit le commentateur entre les récits de provenance rurale et ceux d'origine urbaine.

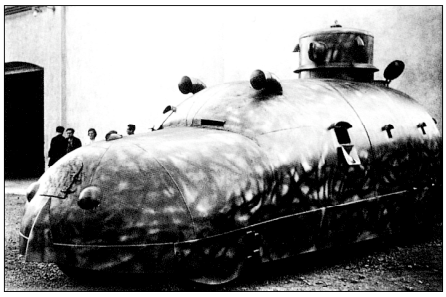
La guerre improvisée



Voitures blindées à la caserne Bakounine, Barcelone, 28 août 1936



Blindage dans les usines Hispano-Suiza, Barcelone, 1936



Prête pour le départ au front, Barcelone, octobre 1936

CONTRAIREMENT à son titre, ce petit recueil de photos ne raconte pas *La guerre d'Espagne* mais la *révolution espagnole* : on y trouvera peu de militaires, peu de ministres, pas de Malraux. Tirées des archives de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam et de la collection de l'auteur, ces images, si elles nous montrent quelques dirigeants anarchistes (le visage de Durruti n'a jamais été reproduit sur des T-shirts, on se demande pourquoi), sont surtout un portrait du peuple espagnol en armes et en larmes, un bref chapitre sur le franchissement des Pyrénées par les réfugiés en 1939 venant conclure deux cents pages essentiellement consacrées à l'insurrection déclenchée par le putsch des généraux. Abel Paz, dans une préface consistante, raconte comment, jeune militant de la CNT, il a vécu la résistance des ouvriers de Barcelone, puis la collectivisation spontanée des usines.

On sait que les milices durent largement s'armer elles-mêmes, mollement soutenues par le gouvernement légal ou la Généralité de Catalogne. On pense que ce devait être pistolets, fusils de chasse et cocktails-pas-encore-Molotov, comme dans *Land and Freedom*. Or Ken Loach, tout à ses décors ruraux, n'a pas saisi tout l'intérêt visuel d'une autre improvisation militaire : les camions et automobiles blindées.

Ces chars d'assaut sur pneus furent imaginés par les ouvriers de la métallurgie catalane, qui par soudure ou rivetage plaquèrent des tôles supplémentaires sur des véhicules civils. Il en résulta des véhicules dissemblables, ignorant la production en série et la standardisation, abondamment ornés des sigles syndicaux ou baptisés avec dérision (King Kong), tout en angles rudes façon *Metropolis* ou en courbes à la manière de l'Oiseau Bleu qui partait à la même époque à la conquête du record du monde de vitesse sur route. Ces étranges carrosseries en font des objets presque imaginaires, comme échappés d'un épisode inconnu des aventures de Tintin.

Les tanks sont devenus des armes de guerre urbaine peu après leur apparition dans la Somme en 1916. Peu visibles dans la Russie révolutionnaire (mais le train blindé y acquiert en revanche très tôt une forte valeur symbolique, allez revoir *Le docteur Jivago*), les véhicules blindés sont utilisés à Berlin lors de la répression des mouvements spartakistes et en Irlande pendant la guérilla d'indépendance. Ils deviendront par la suite une icône pour caricatures politiques et affiches militantes, l'emblème par excellence de la contre-révolution, l'incarnation pesamment métallique du pouvoir d'Etat, lancée comme un dragon crocheur de feu contre les jacqueries urbaines de Prague, de Santiago ou de Pékin.

Le livre de Paz, parmi beaucoup d'autres aspects, rappelle une tentative d'appropriation populaire de cette arme. Avec leurs outils, dans leurs ateliers, manifestement sans plans ni consignes, les métallos barcelonais fabriquent les instruments nécessaires pour donner l'assaut aux casernes transformées en châteaux assiégés, pour traquer les francs-tireurs postés sur les toits. Ces sous-marins terrestres ressemblent à première vue à des chars de carnaval ; les porteurs de galons, ceux qui portent le casque à l'intérieur de la tête, en souriraient avec indulgence. Cet amateurisme, ce côté pastiche rigolard devaient pourtant être ceux des armées de l'an II. Derrière ces rêves blindés de gosses, il y a la mobilisation et l'invention de ceux à qui on ne demande habituellement rien d'autre que d'obéir, il y a le bricolage, la capacité à faire avec les moyens du bord, la volonté de ne pas se laisser faire encore une fois.

L'improvisation révolutionnaire aurait-elle pu vaincre les divisions franquistes et les bombardiers nazis ? Ceux qui le prétendent font preuve de foi plus que de raison. Il n'en reste pas moins que les commissaires politiques, les uniformes aux galons bien visibles, les états-majors penchés sur des cartes du même nom et les tanks dessinés par des ingénieurs militaires n'ont abouti qu'à la défaite.

C. S.

Abel Paz
Guerre d'Espagne
Hazan, 1997, 197 p., Frs 20.50

Un petit pas pour moi, un grand pas pour l'humanité

Lève-toi, et marche !

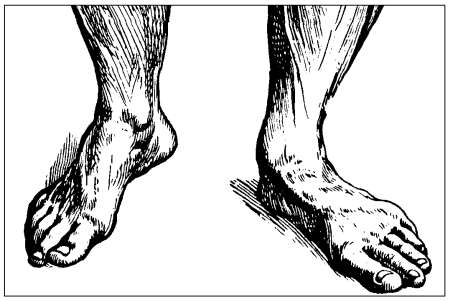
IL est assis à table ; dans les autos, les trains, les bus ; devant l'écran de l'ordinateur ; dans les bistrots, les cinémas, les églises, les toilettes. On en oublierait presque une particularité de l'être humain : la station verticale, –et son corollaire : la marche.

La revue *Autrement* vient opportunément nous rappeler les dimensions complexes de cet acte simplissime.

Dans la geste judaïque qu'inaugure Abraham en quittant Ur, l'exode est fondateur. Il faudra plusieurs générations pour atteindre la terre promise, –la marche a fait table rase du passé, de l'esclavage, et ce sont des hommes libres qui bâtiront la cité.

La marche est aussi inquiétante pour les sédentaires. C'est pourquoi au XVIIe et XVIIIe, des mesures sont prises pour restreindre et contrôler les déplacements des pèlerins, trop difficiles à différencier des vagabonds.

Chacune de nos villes a ses errants, ses sans-domicile-fixe qui marchent sans trêve. Un podologue parisien : *«Ils marchent toujours avec les mêmes chaussures, plus ou moins foutues, souvent sans chaussettes, avec des problèmes dermatologiques incroyables»*. Ils marchent d'un endroit à l'autre pour prendre une douche,



puis pour manger, pour s'asseoir dans un square, pour boire un café, pour aller faire la manche, puis dans un squat pour dormir. Ils ont des itinéraires précis. Certains marchent pour se désangoisser, ou pour se fatiguer : *«Je suis arrivé à un stade où je marche uniquement pour me fatiguer, entre dix et quatorze heures par jour, parce que je sais que le soir, là où je dors, il doit faire -2, -3° ; si je ne suis pas vraiment fatigué, je ne pourrai pas dormir.»*

La marche est aussi instinctive pour les révoltés : les grévistes sortent de l'usine, de la mine, car la vraie vie est ailleurs. Ils investissent l'espace public, en rangs ordonnés, avec des drapeaux et des fanfares ; ou en carnaval, en farandole, en brûlant des mannequins et en chantant. Les mineurs de *Germinal*, les grévistes du Creusot, les manifestants du 1er mai, les compagnons non-violents de Martin Luther King ou de Gandhi avancent avec *«l'idée simple et grandiose que le mouvement des corps peut abolir les frontières de l'injustice»*.

Et il y a la Longue Marche de l'Armée rouge chinoise : une année, 100'000 hommes, entre 8000 et 12000 kilomètres.

Et puis il y a la marche *«qui réduit l'immensité du monde aux proportions du corps. L'homme y est livré aux seules ressources de sa résistance physique et de sa sagacité à emprunter le chemin le plus propice à sa progression : celui qui autorise le mieux à se perdre, s'il fait de l'errance sa philosophie première, ou celui qui mène au terme du voyage avec le moins d'embûches, s'il se contente simplement de se déplacer d'un lieu à l'autre.»* La marche qui métamorphose les objets, les actions les plus pratiquées, les rencontres. Car *«le marcheur est celui qui prend son temps et ne laisse pas le temps le prendre»* ; il est disponible.

La marche est magique. Le cinéaste Werner Herzog va de Munich à Paris, à pied, vers une amie malade, avec la certitude qu'elle vivrait s'il y allait à pied : *«Alors elle me regarda avec un fin sourire et, comme elle savait que j'étais de ceux qui marchent et, partant, sans défense, elle m'a compris. Pendant un bref instant tout de finesse, quelque chose de doux traversa mon corps exténué. Je lui dis : "Ouvrez la fenêtre, depuis quelques jours, je sais voler."»*

C. P.

La marche, la vie
Solitaire ou solidaire, ce geste fondateur
Autrement, n° 171, 1997, 172 p., Frs 36.90

Journalisme d'investigation

Dos Crados à Yverdon

«TROIS mille signes !», qu'il avait aboyé, le daron. «Trois mille. Pas un de moins. Sinon vous sautez. Et ce coup-là vos petits potes ne pourront rien pour vous. Si demain vous n'avez pas votre papelard, je vous fous dehors aussi sec et vos initiales figureront au bas de la rubrique people d'un journal de paroisse.»

Il l'avait furieuse, le barbu. Dans ces moments, valait mieux le laisser ronger son Mac, et je m'extirpais du sous-sol enfumé qui servait de rédaction et d'où j'entendais encore le fauve ruer contre les barreaux de son antre.

J'aspirai une bouffée d'air et pris le chemin de mon hachis Parmentier à Fr. 9.50 la petite portion. Mon ulcère me laissait tranquille depuis quelques temps; c'était pas une raison pour abuser.

Trois mille signes. Il était marrant, le vieux.

– Du corsé, je veux ! Quant on pense qu'aujourd'hui on fout des princesses à deux cents à l'heure contre des piliers en béton pour faire des éditions spéciales, des numéros hors-série de *Paris-Match*, des enterrements sans Léon Zitrone, des albums photos reliés pleine peau, et que je vous vois rabouler avec vos dissertations d'instit', ça me rend malade. Vous avez vu l'audimat ?

– Le quoi ?

Depuis qu'il avait passé à la télé, il se prenait pour Guy Lux.

– Oui, enfin, les abonnés.

– Quoi les abonnés ?

– Ils paient plus. Ils fondent. C'est la banquise qui se débine. A côté, l'effet de serre c'est du grille-pain. A ce train-là, je fournirai bientôt les bottes et puis après les palmes. Et tout ça pourquoi ?

– Ben…

– Parce qu'il faut du saignant, du sexe, je sais pas, moi, un truc qui paie, bordel !

Parmentier avait inventé la pomme de terre. Je devais pouvoir inventer trois mille signes.

Et soudain, la révélation. Le bol absolu. Le filon mahousse. La Grâce. J'avais tiré le gros lot. Là, dans le canard local, s'étalait l'encart suivant :

24 HEURES – Vendredi 5 septembre 1997

OFFICE DES POURSUITES D'YVERDON
1400 YVERDON - ✆ (024) 423 81 52

Vente aux enchères publiques

ARTICLES ÉROTIQUES - CASSETTES VIDÉO LIVRES - DIVERS

Le jeudi 11 septembre 1997, à 10 h 30, dans les locaux Coquins-Coquines sis à la rue de Neuchâtel 49, 1400 Yverdon, il sera procédé à la vente aux enchères publiques, en bloc, des objets suivants:
2 robes cuir Renate Buccone (rouge et noire), 5 maillots déshabillés cuir (rouge et noir) Renate Buccone, un harnais dorsal, 1 lot de 15 mini-slips latex et cuir, coloris divers, 1 lot de 6 bustiers porte-jarretelles, cuir et latex, 1 lot de 20 vibromasseurs à pile (modèle simple), 4 poupées gonflables, 1 lot de 50 vibromasseurs à pile + accessoires, 3 paires de pinces à seins, 2 paires de menottes, 3 cravaches avec lanières, 2 tapettes, une en latex rose et l'autre en cuir, 1 collier en cuir, 3 télévisions de marque Samsung, petit modèle couleur avec télécommande, 1 vitrine en verre sur socle, entièrement vitrée, 2 étages, hauteur 1.20 m, etc.
Liste détaillée déposée au bureau de l'Office des poursuites d'Yverdon.
L'accès à la vente sera interdite aux mineurs de moins de 18 ans. Les éventuels acquéreurs devront pouvoir justifier de leur identité.
Vente sans aucune garantie quelconque de la part de l'office.
Paiement comptant, en espèces, chèques non admis.
Enlèvement immédiat après les enchères.
Biens visibles une demi-heure avant le début de la vente.
Pour tous renseignements: **M. Calvano.** 196-10139

Mes Coquins-Coquines, ça s'apprêtait à chauffer dans les culottes du Nord vaudois. L'Hôtel des Bains allait en roter ses bulles. J'imaginais la scène. Flairant l'occase, des bonshommes fouillaient dans les mini-slips latex et cuir, coloris divers. Rentrés à la maison, ils offraient amoureusement des maillots déshabillés cuir rouge et noir Renate Buccone et des pinces à seins à leur épouse. En training comme au do-it le samedi matin, des individus palpaient des poupées gonflables pour en tester le moelleux. Un type baraqué se portait acquéreur d'une tapette en latex rose, tandis qu'une dame élégante emmenait un harnais dorsal pour un prix dérisoire. «Les piles sont-elles vendues avec les vibromasseurs modèle simple ?», demandait une mère de famille permanentée aux lunettes de hibou, deux engins énormes dans chaque main. Le flic local actionnait les menottes d'un air expert, le collier en cuir autour du cou. Des ménagères se disputaient les bustiers porte-jarretelles, cuir et latex.

Hélas, tout cela n'était qu'un déraillement de mon ciboulot dérangé par le Côtes du Rhône, puisque tout serait acheté en bloc par un directeur d'EMS ou par la TSR.

«Trouvez-moi n'importe quoi : une enquête sur les fausses moustaches en politique locale, un trafic clandestin de fromage à fondre. Débrouillez-vous !», qu'il avait dit.

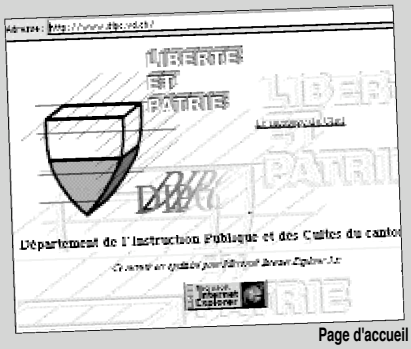
Du corsé, il en avait déjà pour plus de trois mille signes, le dabe.

D. C.

Faits de société

Crise sans précédent dans l'enseignement vaudois

Microsoft rachète le Département de l'Instruction publique!



Page d'accueil

Des apprentis de 3e année redoublent dans des classes enfantines!

«Le message du Chef»

Des images d'un goût douteux

Réunion des directeurs, Cossonay, le 18 septembre 1997

Le secrétaire général du Département

http://www.dipc.vd.ch, le 1er octobre 1997

Faits de société

L'électorat vaudois troublé par l'ampleur du choix

Qui pourrait faire équipe avec le sortant Claude Ruey? Les noms les plus volontiers cités sont ceux du conseiller aux Etats Eric Rochat, du président du Grand Conseil Charles-Louis Rochat, du député Pierre Rochat, président du groupe.

Nouveau Quotidien, 2 juin 1997

Faits de société

Bizarreries du protocole à Pékin

Le Premier ministre japonais marche sur des œufs en Chine

Journal de Genève, 5 septembre 1997

Tour de France des sociologues

RAYMOND Aron restera à jamais dans nos mémoires comme l'homme qui a inventé le Tour de France des sociologues, peut-être faute d'être aimé de Simone de Beauvoir (on se rappelle la célèbre réplique de Sartre à Aron: *«Il ferait beau voir que tu pédales!»*). À bien des égards en effet, *Les étapes de la pensée sociologique*, avec leur brillant coureur local, mais éternel deuxième, Emile Durkheim (régulièrement battu par le sociologue allemand Max Weber) n'est rien d'autre qu'une prémonition du Tour de France 97, encore dans vos mémoires.

Hélas, tous n'ont pas compris la métaphore d'Aron. Et une pléiade de sociologues, qui rêvent d'ailleurs tous d'y être édités, a pensé qu'il fallait gagner une étape. Deux Français ont tenté, en 1997, de se détacher du peloton.

Bourdieu: le maillot parano

Pierre Bourdieu d'abord. Ses *Méditations pascaliennes* sont une nouvelle tentative de sa part de dépasser les autres sociologues. Malgré ses indéniables qualités, et les efforts louables qu'il fait pour écrire de manière compliquée, voire incompréhensible, il est difficile de le prendre vraiment au sérieux. Même si on lui applique, ce qu'il demande à plusieurs reprises dans son ouvrage, le *principe de charité*, il n'arrive pas à la cheville de ses ambitions et s'essouffle bien vite dans la voie qu'il s'est choisie.

Que veut-il faire dans ce nouvel ouvrage? Simplement se poser comme le seul vrai philosophe vivant aujourd'hui, en s'interrogeant de manière critique sur la raison scolastique, sur cette manière de proposer une vision du monde qui consiste à «oublier» les conditions de sa production. Pierre Bourdieu montre avec application –et force citations grecques et latines dans le texte– qu'aucune vision de l'existence humaine n'est «libre», fût-elle savante. Mais il ne suffit ni d'exécuter (en général en trois mots) les autres auteurs, ni de s'autojustifier au fil des pages pour proposer une «nouvelle» philosophie. Dire suffit peut-être à démontrer, de son point de vue, mais Bourdieu n'est pas à l'abri des critiques qu'il assène aux autres.

Le lecteur sort –essoufflé– de la lecture du dernier livre de Pierre Bourdieu, en se demandant finalement à quoi cet exercice le mène, sinon à réhabiliter Pascal et une certaine tradition franco-française de la philosophie: l'être humain, si savant fût-il, demeure un être dans le temps, dans l'espace, dans la société… Merci, Pierre Bourdieu, de cette révélation. Mais, si le chemin choisi est ardu, il n'est ni pour autant convainquant, ni suffisant. Étape ratée, trop ambitieuse, sans doute, d'un sociologue dont on ne peut s'empêcher de penser qu'il vieillit et ferait peut-être mieux de s'arrêter avant de devenir ridicule.

Touraine: le maillot «au niveau du vécu»

Alain Touraine est, à certains égards, plus pathétique encore que Bourdieu. Il produit depuis quelques années de gros livres dont le but principal est de réhabiliter une de ses vieilles idées, celle de l'importance du «Sujet». S'interrogeant sur le repli individualiste, Alain Touraine propose une vision de la société idéale comme celle qui permettrait à chaque Sujet d'être lui-même, en mettant la société au service de l'individu et non plus le contraire. Pénible cheminement d'une pensée, essentiellement tournée sur elle-même, et dont la conclusion, en forme de question, tient tout entière dans le titre de l'ouvrage, *Pourrons-nous vivre ensemble?* Fallait-il 395 pages de digressions (plus ou moins savantes) de toutes sortes pour en arriver là? On en doute. Touraine, plus faux cul que vécu, n'amuse plus.

C'est, finalement, à se demander si une certaine sociologie française ne ferait pas mieux de revenir à la recherche de terrain plutôt qu'à vouloir péter dans l'abstrait. Pierre Bourdieu continue à citer ses études des années 60 sur les Kabyles pour justifier sa démarche, Alain Touraine ne s'en donne même plus la peine, à croire qu'il a même oublié leur existence. C'est un peu comme si Eddy Merckx voulait encore courir le Tour de France.

Une équipe prometteuse

Une sociologie moins hautaine, plus proche des individus, de leur vie, des problèmes qu'ils rencontrent serait aujourd'hui sans doute plus nécessaire –et, heureusement, certains auteurs, par exemple suisses, s'y appliquent avec moins de morgue, mais plus de succès. René Lévy, Dominique Joye, Olivier Guye et Vincent Kaufmann, par exemple.

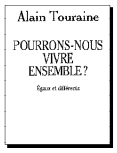
Dans un ouvrage à la fois très intéressant et très complet, *Tous égaux?*, cette équipe de sociologues donne les résultats d'une enquête (réalisée en 1991 auprès d'un panel de 2030 personnes) qui n'est rien d'autre que la première analyse sociologique de la stratification sociale en Suisse, c'est-à-dire des inégalités qui existent en Suisse aujourd'hui. Cette enquête visait à répondre à trois questions principales. *Quels sont les biens sociaux à la fois les plus importants et les plus inégalement accessibles, aujourd'hui, en Suisse? Comment ces biens sont-ils répartis dans la population? Peut-on observer dans cette répartition des regroupements ressemblant à des classes sociales?*

On trouve dans le livre une photographie des inégalités sociales en Suisse aujourd'hui, basée sur les inégalités de revenus et de fortune, certes, mais aussi sur les inégalités spatiales (entre régions) et les inégalités structurelles (formation, emploi, famille…). On découvre aussi dans *Tous égaux?* des données sur les trajectoires (la mobilité, les montées et les descentes, etc.) et l'insertion des différentes catégories sociales (insertion professionnelle et insertion familiale). On peut enfin lire dans l'ouvrage une analyse des représentations des différents individus dans la société suisse en fonction de leur position sociale: et c'est là une des parties les plus passionnantes de l'ouvrage, qu'on aurait aimé voir plus développée.

Une foule de données, qui permettent d'avoir une image contrastée de la réalité suisse, une société foncièrement inégalitaire et reproduisant avec une belle régularité ses clivages sociaux, mais qui n'est pas une société de classes. Un livre indispensable à qui veut comprendre la complexité de la société suisse actuelle.

J.-P. T.

Pierre Bourdieu
Méditations pascaliennes
Liber, 1997, 318 p., 1997, Frs 43.–



Alain Touraine
Pourrons-nous vivre ensemble?
Égaux et différents
Fayard, 1997, 395 p., Frs 44.30

René Lévy, Dominique Joye, Olivier Guye, Vincent Kaufmann
Tous égaux?
De la stratification aux représentations
Seismo, 1997, 670 p., Frs 89.–

Petits Mickeys et grands principes

Deux visions du monde

DE nombreuses dichotomies forgèrent les structures mentales des décisionneurs d'aujourd'hui. Les sociologues et les psys ont repéré de longue date les effets de groupe induits par l'antagonisme entre scouts catholiques et meutes laïques, le passage chez les maoïstes ou les trotskystes, l'appartenance aux nouvelles classes moyennes ou aux vieilles couches usagées ainsi que, dans nos contrées, l'affiliation à la Migros ou à la Coopé. Il reste pourtant une opposition marquante des années soixante, transclassiste et apolitique, que les chercheurs négligent encore, celle qui opposa le lecteur de *Spirou* à l'acheteur de *Tintin*.

Le même jour: 30 septembre 1965

Le premier, plein d'esprit et d'humour, allait chaque semaine le cœur battant quérir au kiosque les épisodes de Gaston Lagaffe ou Boule et Bill; il découvrait la mécanique du suspense avec Tif et Tondu ou Gil Jourdan, le second degré avec Lucky Luke ou le Vieux Nick, la vie de groupe avec la Patrouille des Castors; il explorait l'Océanie avec Sandy et son kangourou Hoppy; il développait une dextérité peu commune en reliant lui-même les mini-récits; il s'enrichissait d'un bagage historique considérable quoiqu'un peu daté avec *Les belles histoires de l'Oncle Paul*; il soutenait l'impérialisme américain avec Buck Danny. Bref, c'était le journal des esprits fins et déliés. J'en étais.

Mon voisin de pupitre au collège du Belvédère (Lausanne) était quant à lui abonné à *Tintin*. Sa vision du monde se révélait essentiellement musculaire: grand sportif, il se retrouvait dans des personnages nettement prognathes, comme Michel Vaillant, Dan Cooper, l'homo sapiens Tounga ou le pré-raëlien Luc Orient. Il riait aux gags lourdingues de Kid Ordinn ou du *signore* Spaghetti; il s'abrutissait à la lecture de Bob et Bobette; il soutenait l'impérialisme romain avec Alix. Seuls les héros publiés par les éditions Casterman, ceux de Hergé et de Jacobs, auraient éventuellement pu excuser l'existence de ce journal.

C'est dire l'importance du sujet. Hugues Dayez ne l'a pas perçue. Son livre se révèle radicalement raté. Une niaise fierté belgicaine enrobe une adorative collection d'entretiens avec les plus célèbres auteurs de BD de l'époque, conçue sans problématique, rédigée sans style.

Une fois de plus, l'économie de la branche est négligée. Tout au plus apprend-on qu'avec un seuil de rentabilité (12'000 exemplaires) beaucoup plus élevé que pour les autres livres, les éditeurs BD vivent essentiellement de nos jours des rééditions des albums archi-célèbres des années cinquante et soixante. Cette nécessité de vendre en masse explique la dictature, dont beaucoup d'auteurs se plaignent, qu'exerçaient les «référendums des lecteurs» annuels. Ce fut sans doute le banc d'essai de la manie actuelle de l'interactivité et du sondage d'opinion permanent qui empêche toute voix originale d'apparaître dans les médias.

La génération qui a fait la bande dessinée franco-belge atteint le troisième âge. Uderzo par exemple confesse qu'il est désormais incapable d'encrer lui-même les planches d'Astérix, Franquin (1) est mort entre l'interview et la parution du livre. La plupart de ces auteurs parlent de leur trajectoire avec une tristesse, une amertume peu communes, accumulant ragots et vacheries (c'est bien le seul aspect intéressant du livre). On y verra un effet des mutations profondes des «trente glorieuses», qui ont vu un petit artisanat récréatif, destiné exclusivement à un public enfantin, se transformer en «neuvième art», objet de commentaires érudits et de spéculations effrénées. Les créateurs d'albums, recrutés essentiellement dans des milieux modestes, dotés d'un bagage culturel peu prestigieux, ont manifestement peiné à maîtriser les effets, financiers et symboliques, d'une telle promotion.

À la fin les lecteurs de *Spirou* l'emporteront. La preuve: peu avant le certificat d'études, j'ai racheté –à un prix dérisoire– sa collection de *Tintin* à mon voisin de pupitre.

M. Sw.

Hugues Dayez
Le duel Tintin-Spirou
Entretiens avec les auteurs de l'âge d'or de la BD belge
Éditions contemporaines, 1997, 253 p., Frs 39.60

(1) Au passage, cette déclaration du très grand Franquin, qui fait rêver à ce qu'aurait pu être une certaine presse satirique: *«…je me souviens avoir été serrer la main de Cavanna à la rédaction de* Charlie-Hebdo, *il y a très longtemps. Ils auraient voulu que je travaille pour eux; moi, je ne comprenais pas très bien pourquoi, parce que je me sentais si différent de leur esprit… Sans doute que, si j'avais suivi cette tendance, Gaston aurait eu un destin très différent!»*

L'emblème qui rend blême

Que choisir pour que j'achète mieux ?

De multiples livres sont sortis récemment sur la vie du Che ; de sa virée en moto avant son entrée dans la guérilla à la biographie de sa première épouse. Nul doute que la découverte cet été des restes du révolutionnaire argentin –à l'exception des mains– va susciter de nouveaux témoignages. Alors, en attendant les écrits de son boucher, de son coiffeur ou du monsieur qui a très bien connu le neveu de la concierge de l'immeuble où Ernesto Guevara aurait pu venir en visite chez un ami s'il n'avait pas raté son train ce jour-là, voici une étude comparative des différentes représentations sur support textile du compagnon d'armes de Fidel Castro. Car nul doute non plus que les ventes de celles-ci vont augmenter : la clientèle ne manque pas, entre les nostalgiques soixante-huitards ayant perdu leur vénérable affiche militante au fil de différents déménagements et les jeunes gens à la recherche d'un poster hyper-cool pour décorer leur chambre.

L'étude s'est déroulée au mois d'août à Lausanne dans une dizaine de magasins, pour la plupart des petits commerces car nous n'avons pas trouvé ces «drapeaux» chez les grandes chaînes telles que la Migros ou l'Epa, ni non plus au marché. Nous devons préciser que l'étude ne s'est portée que sur les drapeaux, à l'exclusion des t-shirts, porte-clefs et autres objets de marchandesing, qui peuvent être trouvés notamment auprès des différents marchands des rues.

Descriptif

Il ressort de l'enquête qu'il y a deux sortes de drapeaux. Le portrait du Che est en noir uni. Les traits sont nets et sans fioritures ni détails inutiles, le regard se dirige vers le haut à gauche. Les cheveux en bataille sont coiffés de son célèbre béret. Il est à noter que l'étoile disparaît sur certaines représentations. Il s'agit toujours du même dessin, mais les fonds peuvent être différents, le premier est un fond bariolé dont l'effet se trouve toutefois être bien plus réussi qu'une tenue de camouflage, les couleurs vont du rouge-rose au vert en passant par le brun. Le deuxième, identique au premier pour la taille (1m x 75 cm), diffère par son fond qui est rouge uni –nous devrions dire rouge politique. On trouve encore une variante sous la forme d'un drapeau double (1 m sur 1,5 m) où diverses photos ont été imprimées sur le supplément de tissu, qui représentent plusieurs moments clés de sa carrière de guérillero.

Prix

La variation des prix (de 29.– à 15.– en passant par 19.–) ne semble justifiée par aucun motif, la couleur du fond ne permet aucune explication. Nous avons trouvé ces drapeaux dans quatre magasins, mais deux d'entre eux ont le même gérant et se présentent comme des succursales (Le Nouveau Surplus et Military Shop). Il est réjouissant de constater que le commerce le moins cher est aussi celui qui propose le double drapeau, et pour une augmentation de 50 centimes seulement. Espérons que les règles du marché régi par l'offre et la demande ne vont pas provoquer, en cas d'augmentation de la demande, une brutale hausse des prix, comme dans tant d'autres secteurs, surtout en cette période de marasme économique prompt à susciter des élans révolutionnaires.

Aujourd'hui dans les commerces

Bilan et perspectives

Le conseil que l'on peut donner aux consommateurs et aux consommatrices est d'être attentif d'abord au prix, car nous n'avons pas trouvé de différences de qualité entre les drapeaux. Ceci sans doute parce que la provenance est la même pour tous. On ne peut que déplorer le manque d'indication de provenance, ce qui est sans doute l'indice d'une situation cartellaire à laquelle nous souhaiterions que Monsieur Prix mette un terme par une surveillance plus stricte des prix.

C. M.

Prix des drapeaux du Che

Adresses	fond bariolé	fond rouge	fond rouge, double
Nice People rue du Tunnel 18 1005 Lausanne	non	Frs 29.–	non
Le Nouveau Surplus rue de l'Ale 11 1003 Lausanne	Frs 19.–	Frs 19.–	non
Military shop av. Louis-Ruchonnet 3 1003 Lausanne	Frs 19.–	Frs 19.–	non
Anaconda rue de l'Ale 35 1003 Lausanne	non	Frs 15.–	Frs 15.50

Le 8 octobre 69, jour anniversaire de sa mort, les Comités d'Action Lycéens hissent le drapeau de Che Guevara en plein Paris, in *Mourir à trente ans*, film de Romain Goupil.

Bientôt à la TV

Collier de perles et bijoux de famille

Ah ! les femmes !

Western de Manuel Poirier, c'est la conquête de l'Ouest (français) par deux piétons, du soleil plein les mirettes sous la bruine bretonne, du bonheur à revendre par deux sans-le-sou. Manuel Poirier enfile les scènes comme des perles, moments d'amitié, rencontres, anecdotes, paysages. «L'air de rien», car il avance avec modestie et discrétion, laissant tout le champ à ses personnages, filmés en CinémaScope. On a l'impression d'entrer dans l'intimité des «héros» sans jamais la violer. C'est comme si on les connaissait depuis longtemps et qu'on faisait un bout de chemin en leur compagnie, histoire de discuter le bout de gras. Ou plutôt, de parler d'elles, les femmes, ici considérées comme la plus belle moitié. Et ce sont elles qui font avancer le film, qui indiquent la direction aux marcheurs ou les invitent à goûter à quelques moments de repos. C'est frais, innocent et pourtant si juste, comme si le réalisateur avait su capter la part d'enfance, le rêve d'amour, qui sommeille au fond des êtres. Un moment, on craint qu'il ne s'égare à force de laisser errer ses deux acteurs, et puis non, il retrouve sa route, faite de tendresse et de mélancolie.

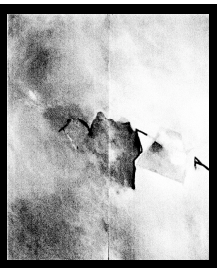
Ah ! les hommes !

Post-coïtum, animal triste pourrait se résumer par l'histoire que le fils raconte à la mère victime de sa passion : «C'est l'histoire d'une souris qui traverse la voie ferrée. Au même moment passe un train, qui lui coupe le bout de la queue. La souris revient en arrière pour récupérer sa queue, mais au même moment passe un autre train, qui lui coupe la tête. Morale de l'histoire ? Les souris perdent toujours la tête pour un petit bout de queue.» Autant dire que Brigitte Roüan n'y va pas avec le dos de la cuillère pour nous raconter une histoire de cul qui réduit à néant une dynamique quadragénaire. Diane a «tout pour bien faire» –un mari compréhensif et bien occupé, deux enfants aimants et complices, une chatte lascive, un grand appartement, un job rassurant. Ce qui ne l'empêche pas de tomber amoureuse d'un jeune ténébreux, le bel Emilio. D'où montée au septième ciel puis descente en enfer. La réalisatrice, qui interprète le rôle principal, force le respect en s'exposant sans retenue. Rarement femme aura été montrée sous toutes les coutures avec moins de complaisance que celle-là. Mais cette crudité reste exempte de tout voyeurisme. C'est pourquoi le film mérite le détour, malgré quelques longueurs et digressions inutiles.

(V.V.)

(Annonce)

Exposition

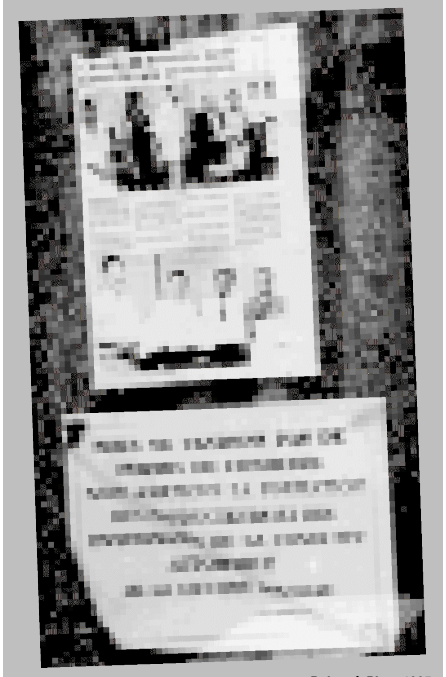


Caroline CURCHOD
Peintures

Du 2 au 25 octobre
Vernissage le 2 octobre dès 18h00

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne

Devoirs de souvenir de vacances



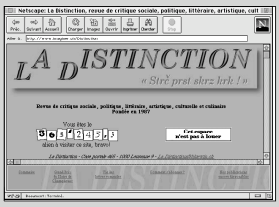
Pointe-à-Pitre, 1995

Adresse : http://www.imaginer.ch/Distinction/

À dater de la publication du présent numéro, le premier site Internet distingué est accessible à l'adresse indiquée. *La Distinction* bénéficie de l'hospitalité d'ImagineR Software, –l'alternative informatique–, à Genève. Cette entreprise héberge également une compilation d'articles au sujet de la politique suisse en matière d'accueil des réfugiés, réalisée en collaboration avec *Le Courrier*, ou le site de la Banque Alternative Suisse, ou encore des pages ornithologiques dénonçant le massacre des oiseaux sur l'île de Malte.

Outre l'inévitable bulletin de commande de nos publications, les internautes y trouveront un passionnant chapitre «Vie des Lettres romandes», destiné à accueillir des documents scientifiques au sujet de la littérature régionale. On y trouve déjà quelques pièces très demandées, comme les réactions enregistrées à la suite de la critique des romans de certains auteurs lausannois (*La Distinction*, n° 52, 10 février 1996, épuisé).

Ces pages distinternet comprennent également le Grand Prix du Maire de Champignac, une puissante base de données : liste complète des candidats (avec un index !) depuis 1988, palmarès des lauréats, reproduction intégrale des interminables discours prononcés à l'occasion de la remise des prix, et un album champignacien, qui fait revivre la dimension mondaine de ces cérémonies. La récolte de l'année sera ajoutée le mois prochain, avec un bulletin de vote électronique. Le retentissement du Grand Prix 1997 s'annonce donc planétaire, puisque, dans un esprit de démocratie absolue, tous les internautes de la planète seront invités à désigner la plus belle performance rhétorique de l'année en Suisse romande.



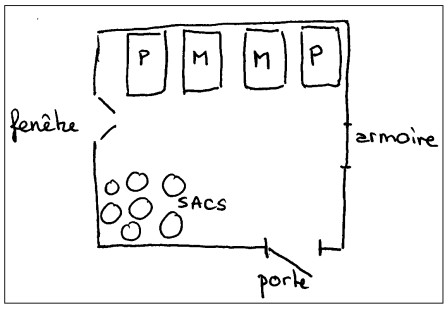
Sommaire | Grand Prix du Maire de Champignac | Vie des lettres romandes | Comment s'abonner? | Nos publications encore disponibles

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...



«Dans notre chambre, petite, on est les quatre l'un à côté de l'autre, Philippe, moi, Marjolaine et Paul, face à la porte.»

7.8 (suite)

Les mudj font une drôle de musique avec leurs mitraillettes et leur *dachaka*. Le matin vers quatre heures, la *dachaka* part, accompagnée de mudj pour une colline éloignée, on ne sait pourquoi et le soir à dix-huit heures, elle redescend. En fait, on est protégés de dix-huit heures à quatre heures du matin. Sinon on a qu'à se démerder. D'ailleurs, d'après moi, on n'aurait même pas besoin de protection. Que faire si on nous bombarde? Se mettre à l'abri, rien d'autre. Alors!

Plus que quatre-vingt cinq jours! Vivement la fin! Le moral de tous s'en ressent. Paul cafarde souvent en pensant à ses amis, il est fermé et ne rit plus. Marjolaine ne dit pas grand-chose, mais n'en pense pas moins. Philippe va un peu mieux, mais il a passé deux ou trois jours vraiment pénibles et pour lui et pour nous. Il était d'une humeur lamentable, ne nous adressait plus la parole, renfermé complètement dans son monde. Lui aussi ressent durement l'éloignement de l'Europe, mais c'est celui qui veut se prouver le plus fort qu'il est bien ici. C'est un peu équivoque et ça me fait parfois sourire. Comme moi, quand ça n'allait pas et que je me forçais à croire que ça allait bien. Je vais reprendre la lecture de Miller.

Bassir est arrivé avec tambours et trompettes, ou plutôt avec mitrailleuses et tirs groupés. Karim est venu me chercher pour participer aux agapes. Et quel beau monde: Basir, Mollah Abdulhak, ce con qui ne nous a pas serré la main quand on l'a vu dans son village lors du voyage d'aller.

[*J'ai appris par la suite, que les religieux musulmans (les* mollahs*) n'ont jamais de contact physique avec une femme, même pour une poignée de main. C'est dommage que nous n'ayons pas su plus de choses en matière de comportement dans les pays musulmans. Je pense que cela nous aurait évité bien des déboires et des malentendus.*]

(Cocal nous avait alors menti en nous disant que Mollah n'était pas là. Quel crétin! C'est lui-même qui nous a reçus.) Bref, passons! Il y a Doctor Abib Ullah Khadaida, ça me fait très plaisir de le revoir et Hogi! C'est curieux, ça me fait tout bizarre de le revoir, comme un petit pincement quelque part. Lui aussi a l'air heureux de me voir, bien qu'il soit déçu de me savoir à nouveau malade. Quel drôle de type. S'il n'y avait pas les autres pour dire "quel con cet Hogi", je me laisserais aller à la rêverie. Il fait bon planer de temps à autre à propos de quelqu'un, après tout!

On discute sérieusement de l'hôpital autour d'un solide repas constitué de *shirtchaï* (le thé au lait, salé au beurre de yack) galettes, crème coupée de menthe, etc... Tout d'un coup, comme par magie, il y a de tout à manger! Allez savoir pourquoi! Le Saint-Esprit, sûrement!

Et puis, on nous dit qu'il faut que *nous* payions l'hôpital, de notre poche. Eux n'ont plus ou pas de sous et, selon Bassir, Gérard avait promis d'amener l'argent pour un hôpital. Alors que Gérard nous a bien dit que les 100 000 afghanis que nous apportions étaient un cadeau, pour payer le toit, par exemple.

Gasp! Il y a un malentendu certain entre lui et nous! Nous, nous n'avons pas plus d'argent que ça à leur donner. Eux, avec ça, ne peuvent construire que deux pièces alors qu'il nous en faut cinq pour l'hostio: deux pour la consultation (hommes et femmes), deux pour l'hospitalisation (hommes et femmes) et enfin une pour les interventions et réserve de *dawas*. Plus deux pièces pour nous loger. Ça fait évidemment beaucoup trop. Quelle panique! Bassir nous engueule presque en nous disant qu'on en veut trop, mais il pige pas que c'est pas pour nous, mais pour eux qu'il faut que cet hôpital se construise. Sans hôpital, pas de *tabiba* l'an prochain, Gérard a été formel.

Je discute plus tard avec lui, sans Hogi, ni traducteur et je lui dis ce que nous pensons que Cocal est un *khassak*! Il se marre bien et les mudj qui écoutent aussi.

Le soir, poule au riz.

8. 8.

Aujourd'hui, à nouveau l'amertume, je redégueule mon petit déj. Je n'ai plus de forces et merde et remerde!

J'écris à la lueur de la bougie, il est huit heures et quart du soir, à plat ventre sur mon sac de couchage et j'ai le sourire de toute la famille chaque fois que je lève les yeux. J'écoute du Mozart au walkman, c'est splendide. Paul, super-bricoleur (un peu trop) a suspendu le walkman à un crochet au-dessus de nos têtes, contre le mur et on peut écouter à deux la musique d'un lit à l'autre sans bouger. Dans notre chambre, petite, on est les quatre l'un à côté de l'autre, Philippe, moi, Marjolaine et Paul, face à la porte. Je me sens obligée de faire un petit schéma de notre pièce *[voir illustration].* C'est bien restreint. Heureusement que l'on n'y est que pour dormir! Une journée à quatre dans cet espace et on commet un meurtre. Aujourd'hui, Paul est très peu bien. Il reste couché, nous, on va vaillamment travailler.

Rien de bien bandant! Nous nous prenons de plus en plus pour des distributeurs de *guli*, de *dawas* et je crois que l'on ne désire rien de plus de nous. Constat supplémentaire de l'échec de notre venue ici. Enfin! Gérard sera très déçu des nouvelles que nous lui apporterons. Pas d'hôpital, pas de médecins l'an prochain. À part ça j'ai vraiment du mal, ainsi que les trois autres, à comprendre cet engouement sans bornes pour Shel-i-Khurd. Pour l'Afghanistan, oui, je comprends, mais pour ici, alors là, il faudra qu'ils m'expliquent. Est-ce par le fait que nous comprenons moins bien qu'eux la langue? Je ne sais que trop!

Ce matin, Bassir allait partir, j'ai pu lui parler cinq minutes par l'intermédiaire de *ce con* d'Hogi, qui n'a pas traduit exactement ce que je disais. Enfin, Bassir semble faire des difficultés pour que Rachid et Marjolaine aillent à Teshkan. Quel emmerdeur! Il joue un peu avec nos nerfs.

Cet après-midi, peu de choses à faire. J'ai dormi comme un tronc de midi et demie à trois heures, ça m'a fait beaucoup de bien. À quatre heures et demie, fini! On est allés se détendre à la rivière, au bain. Ce soir, rien d'affolant, du *chula*, du riz (ras le bol!) et des œufs durs dont deux étaient pourris.

9. 8.

Allez, debout les morts et courage!

On attaque sec la nouvelle journée: vingt-cinq femmes le matin. Avec Marjolaine, je commence une intervention d'un kyste sous-maxillaire énorme, mais il est tard dans la matinée et je me paye le luxe de faire une crise d'hypoglycémie. Je viens m'allonger dans la chambre un moment. Karim arrive et me dit qu'il y a deux personnes à voir tout de suite, que c'est très important, qu'il faut faire une très bonne auscultation! Là, je m'énerve un peu en disant que toutes les auscultations sont les mêmes pour tout le monde. Qu'il y a Marjolaine à l'hôpital et qu'elle pourra les voir! Ah, non, il veut que ce soit moi, je pense qu'il a souci parce qu'une fois Marjolaine a remballé quelqu'un de sa famille qui était visiblement en pleine forme.

J'y vais en râlant sec, il est treize heures trente et je n'ai pas encore mangé. Eh bien la surprise est de taille: deux femmes en super forme qui ont juste mal à la tête. Là je pique une rage terrible et j'envoie paître Karim: je l'engueule et lui dis ce que je pense! Évidemment, il est *rafa*, triste ou en colère, mais je le suis encore plus que lui.

Ah, oui, j'oubliais, ce matin, un type se présente avec un trou au niveau de la pomme d'Adam. Ça pue l'infection au pyocyanique, un bacille qui produit du pus de couleur bleue, c'est horrible. De plus, il en a plein sa barbe et ses habits! Rasage complet par Philippe, puis ouverture. Tous les tissus internes du cou sont nécrosés, c'est horrible et ça pue! Après l'anesthésie générale, on le transporte dans notre salle de consultation où il se réveille gentiment. L'odeur est épouvantable. Il y a des centaines de mouches collées sur ses vêtements.

L'après-midi, calme relatif, des petits bobos de rien. Le soir, une omelette que je vomis assise à table, charmant, puis bonne discussion avec Paul qui nous raconte avec beaucoup d'enthousiasme le Maroc où il a travaillé 18 mois.

10. 8.

Bonne nuit, à part ces charmantes *khassak*, j'ai la main gauche énorme. Mes pieds sont bouffés par les moustiques ou d'autres bestioles.

Ce matin une quinzaine de femmes, plus ou moins bien. On reçoit vingt œufs en cadeau, ça tombe bien, on n'en avait plus. Ce midi, on va manger une poule.

Tout va bien, Abdul Amad est allé discuter âprement avec Bassir, Paul et Marjolaine pourront aller à Teshkan. On a décidé d'un commun accord de raccourcir la mission. Au lieu de partir le 1er novembre, on s'en ira d'ici autour du 20 octobre! Chic alors, ça ne fait plus que 72 jours! Youpee! Paul ajoute même que s'il pouvait, il partirait tout de suite. Je ne suis pas la seule donc à avoir ce genre d'idées. Tous nous sommes au même niveau. [*Sur place, nous n'avons jamais parlé de notre la situde commune, sans doute pour ne pas nous décourager mutuellement.*]

Philippe, lui, est vraiment très lunatique. Un moment, tout va très bien et deux heures après, c'est la grosse crise, il s'énerve pour un rien et monte le ton avec une rapidité déconcertante. Avec Marjolaine, Dieu seul sait pourquoi et comment, ça va très, très bien. Nous avons de bons contacts, on rigole bien et on se sent bien complices. À tel point qu'on va sûrement aller aux carnavals de Bâle et de Venise ensemble (que de projets, déjà, je n'arrête pas de parler au futur)! C'est un peu dommage de ne pas pouvoir jouir pleinement du moment présent, mais les éléments sont vraiment contre nous.

Cet après-midi, je décide d'essayer de faire des pâtes. La nourriture est tellement peu variée qu'on en a passablement marre. Alors après avoir tamisé une farine très grossière et brun foncé, j'y mélange des œufs, du sel et de l'eau. Bon pétrissage, puis aplatissage et découpage au couteau suisse! Ça fait un bon paquet qui au goût ressemble aux pâtes complètes de chez nous. Séchage, puis le soir, cuisson à l'eau salée sur le feu. Malheureusement, le résultat est loin d'être celui que j'espérais. Ça se casse, s'amalgame et après 12 minutes de cuisson [*évidemment, c'est un peu beaucoup*] on doit retirer un paquet pas très appétissant de l'eau. Ça colle! Vraiment je suis bien déçue! On mange un peu quand même, mais l'essentiel passe aux poules! On a la nette impression d'avoir coulé du béton dans notre estomac. Les mudj qui assistaient curieux à la préparation sont venus pour voir ce que ça donnait cuit, ils ont goûté et pas vraiment aimé. De plus, ils les mangeaient en les prenant avec du pain! Beuark!

Bonne nuit dans l'ensemble.

11. 8.

Hello Mummy! Bon anniversaire! J'ai une pensée très forte et toute particulière pour toi aujourd'hui. Il est six heures du matin, chez toi trois heures et demie, tu dois encore dormir profondément! Que les années qui viennent te réservent encore beaucoup de joies de toutes sortes. Je me réjouis de faire plein de trucs avec toi, des voyages éclair à Vérone et autres surprises, ce sera super chouette!

Il fait frais, ce matin, et de plus en plus frais chaque jour. Et on est en plein milieu du mois d'août. Qu'est-ce que ça va être en octobre! Brrrr!

Ce matin, on a vu treize patientes. Cinq avaient été traitées par Jamila et avaient des symptômes de tuberculose.

La matinée, fraîche au début, se déroule agréablement. On voit les femmes tranquillement, certaines ont de gros problèmes, d'autres sont simplement de sortie. Il est onze heures et demie, plus personne à voir.

Et Gérard qui dans son rapport justifiant la mission disait que les gens attendaient jusqu'à dix jours avant de pouvoir être vus et que les mudj avaient dû installer un barrage en bas de la vallée pour filtrer le trop plein de monde! On a de plus en plus l'impression de s'être trompés de lieu et de village. Toute la magnificence racontée à Paris n'existe pas et notre réalité est bien dure.

Autre coutume intéressante, mais pas propre à Shel-i-Khurd, le maître des eaux. En général, c'est un notable, ou autre personnage important. Tout le village est coupé de multiples rigoles d'irrigation. Selon l'heure du jour, il donne des ordres pour qu'on dirige le cours d'eau d'un coin à l'autre du village, en obstruant les différents canaux avec des pierres. Ainsi, tous les petits jardins sont irrigués à tour de rôle.

Il fait beau, un vent frais souffle et fait se pencher les peupliers qui entourent le village. Le ciel est bleu comme en Suisse au moins d'août: un beau bleu éclatant, avec quelques nuages comme de la chantilly, blancs et dodus.

(à suivre)